

Pourquoi y eut-il tant d'éléphants et d'hippopotames dans le désert du Sahara, comme en témoignent d'énigmatiques gravures sur pierre ? Jean-Loïc Le Quellec, spécialiste de l'art rupestre, a consacré les trente dernières années à répondre à cette question.

Propos recueillis par Fabrice Nicolino - Photos Laurent Villeret

Jean-Loïc Le Quellec

Le Sahara avant les pharaons

Terre sauvage : Vous êtes l'un des grands connaisseurs de l'art rupestre saharien, spécialiste d'une civilisation ancienne inconnue, ou presque. Cela suffirait à remplir un entretien mais vous êtes aussi davantage que cela. J'aimerais retracer votre itinéraire. D'où venez-vous ?

Jean-Loïc Le Quellec : Mon père est un Breton originaire de Quiberon, ma mère est à la fois parisienne et berrichonne. Mon frère Yves et moi avons passé notre enfance dans un minuscule village du Berry, à côté de Nérondes. Mon père a fait partie de cette génération qui a porté ce qu'on appelait « le sabot » : les enfants surpris à parler breton à l'école étaient aussitôt affublés d'un sabot autour du cou, et le seul moyen de s'en débarrasser, c'était de dénoncer un copain qui, lui-même, aurait parlé breton. Par ricochet inverse, il n'est pas impossible que cet héritage m'ait amené à tant apprécier les autres langues régionales et, en général, les cultures étrangères.

Voilà qui m'offre une belle transition. Votre frère et vous-même êtes devenus des fervents, des passionnés du Marais poitevin, où vous vivez, d'ailleurs.

Aussi loin que je puisse me souvenir, je me suis toujours intéressé à l'environnement au sens le plus large. J'ai toujours collectionné les papillons et les fossiles, tripoté toutes les bestioles possibles. Quand mes parents sont venus s'installer en Vendée, j'ai continué. En marchant dans les champs, je ramassais à la fois des carabes dorés et des silex taillés, lesquels m'ont fait découvrir la préhistoire. Un peu plus tard – j'étais déjà au lycée –, j'ai réalisé que vivaient autour de moi des gens qui parlaient une autre langue que le français. Et que certains faisaient une musique que l'on n'entendait pas à la radio.

À la fin des années 1960, on parlait donc, dans la campagne de Vendée, une langue autre. Mais laquelle ?

Le *parlanjhe*, une langue d'oïl qu'on appelle le patois vendéen. Comme le français, elle vient du latin, mais par une autre voie. C'est une langue véritable que j'ai apprise en écoutant les voisins, mais aussi en enregistrant les personnes âgées des environs. Des gens qui avaient des choses à raconter, des légendes, des chansons, ou qui jouaient de la musique traditionnelle.

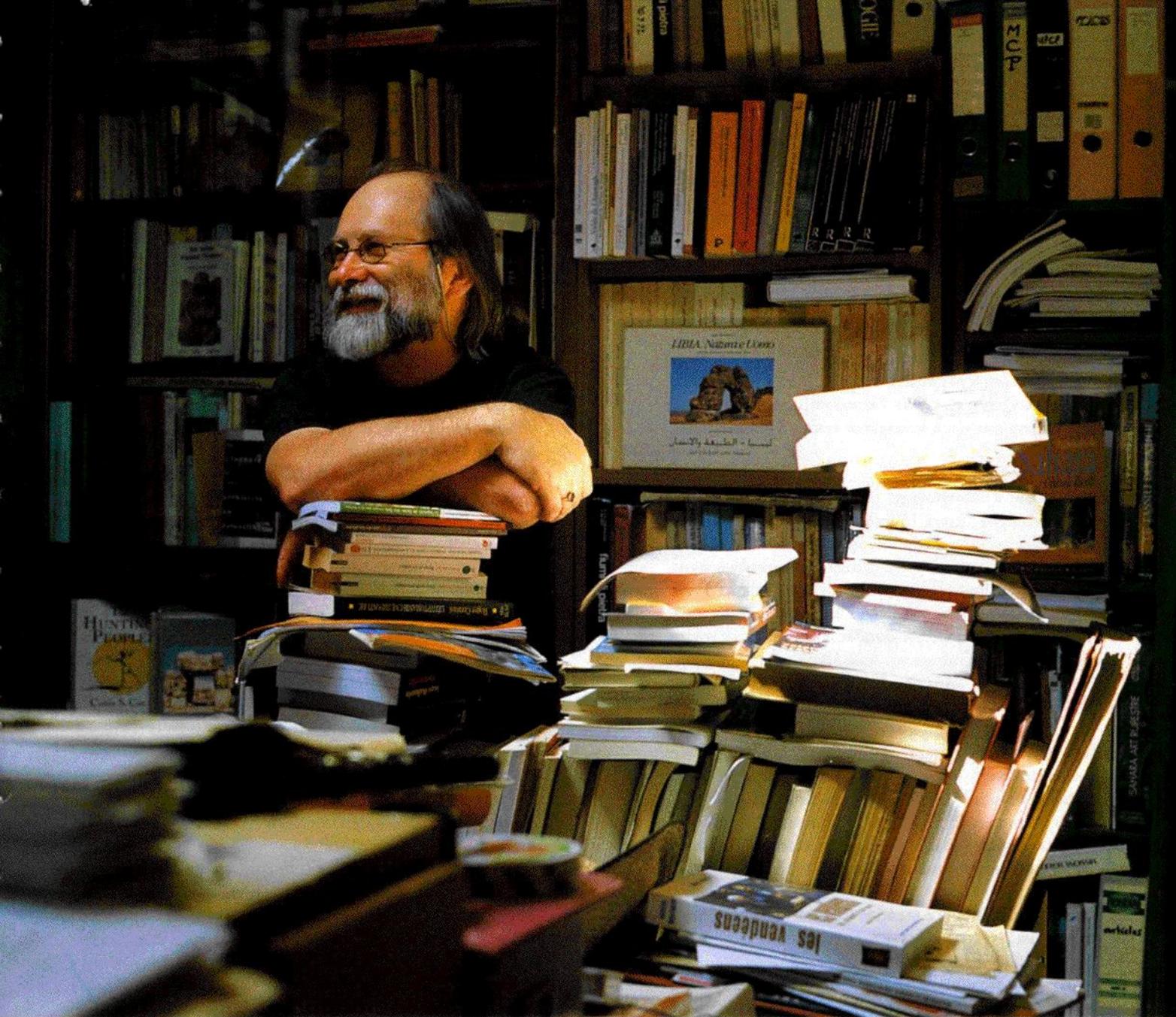
D'un côté, la nature, de l'autre, la culture. C'est parfait !

Oh non ! Mais ce qui est vrai, c'est que j'ai été un adolescent qui rencontrait en même temps Rimbaud et une voisine de 91 ans chantant en *parlanjhe*, qui admirait les papillons et trouvait des ammonites au fond de la carrière du coin. Je découvrais le monde, et il était superbe.

Même ce Marais poitevin, bouleversé par l'introduction du maïs et des pesticides, et qui connaît de terribles sécheresses ?

C'est un crève-cœur. Quand je pense que j'ai aperçu mon dernier morio, un grand papillon au liseré jaune, lorsque j'avais 12 ans ! Depuis, l'habitat de bien des papillons, à commencer par les chemins creux bordés de haies, a disparu. À Mareuil-sur-le-Lay, à 10 kilomètres d'ici, il y avait un chemin fabuleux dont on est sûr qu'il remontait au moins à l'âge du bronze. Il n'avait que 200 mètres de long, mais ces 200 mètres-là étaient protohistoriques, et il n'en reste plus rien. Je ne demande pas que tout le monde s'extasie mais, au fond, ne devrait-on pas respecter ces lieux comme on le fait d'une église romane ?

La monoculture du maïs ruine les paysages et les change peu à peu en désert. Quand on va de Luçon à Fontenay-le-Comte, il n'y a plus que du maïs à perte de vue. L'hiver, le sol est nu,



sans aucun arbre ou arbuste. Rouge, rougeâtre. Au passage, en arabe, Sahara signifie «l'endroit rouge». On a fabriqué en Vendée un nouveau Sahara! Temporaire, certes, saisonnier. Mais un Sahara.

Le désert, justement. Comment avez-vous commencé vos aventures sahariennes? Par les études?

Pas du tout. Personne ne m'a jamais tenu par la main. Sauf peut-être les livres. À la maison, quand j'étais gamin et que je posais une question insupportable comme: «Pourquoi le Soleil?», mon père finissait par ouvrir la porte d'une armoire soigneusement fermée à clé. Sa phrase rituelle était: «On arrête de discuter, on va demander au juge de paix.» Et ce juge, c'était le *Larousse* universel en 10 volumes. Mais je n'ai pas fait beaucoup d'études, car mes parents n'avaient réelle-

«Personne ne m'a jamais tenu par la main. Sauf peut-être les livres.»

ment pas le sou. J'ai passé le bac, puis j'ai présenté le concours d'entrée à l'École normale, qui me permettait d'être payé. Moi qui rêvais d'études universitaires, je suis resté dix ans instituteur – un métier qui ne me convenait pas – puis éducateur.

Mais le Sahara?

Le voilà. En 1976, l'armée m'a enfin rattrapé, et j'ai dû faire deux ans de coopération à Tripoli, en Libye. Je ne connaissais rien à l'Afrique, rien au monde arabe, rien au désert. Avant de partir, j'ai même été obligé d'ouvrir un atlas pour voir où était la Libye! Là-bas, je me suis occupé de la programmation des spectacles au centre culturel français de Tripoli, qui était une sorte de «capitale de province» endormie, avec un seul cinéma. Et je m'ennuyais. J'ai donc fait ce que je savais faire: regarder, écouter. Regarder les cailloux, écouter les ►

Jean-Loïc Le Quellec

Le Sahara avant les pharaons

► gens et me rapprocher de leur langue. La même démarche qu'en France. Quant au désert, j'ai accompagné des gens qui allaient faire un tour dans le Sahara le temps d'un week-end.

Le premier regard ?

Fabuleux. Tout y était inconnu. Avec cette sensation singulière que tout peut arriver. C'était comme débarquer sur la planète Mars. Le Sahara m'a plu instantanément. Au bout des deux ans de coopération, j'ai demandé une prolongation. Pourquoi rentrer alors que je commençais juste à parler arabe, à entrevoir ce que je pourrais découvrir là-bas si je poursuivais mes efforts ? Finalement, je me suis retrouvé enseignant de français dans une minuscule oasis, Brâk, où, si je ne parlais pas arabe, je ne parlais pas du tout. À 800 kilomètres au sud de Tripoli, en plein désert.

Cette fois, nous y sommes : l'aventure commence.

Rappelez-vous que le GPS et le point par satellite n'existaient pas. Il fallait naviguer avec, en guise de cartes, des vieilles cartes italiennes des années 1930-1940. Des zones entières n'étaient pas cartographiées. J'avais en main des cartes sur lesquelles une route s'arrêtait brusquement, laissant la place à du blanc !

Terra incognita, la terre inconnue de nos enfances, le grand rêve !

J'ai fini par acheter une Land Rover de 25 ans d'âge. Et je suis parti, seul, passablement terrorisé, car je ne savais pas comment me repérer. Je notais le nombre de kilomètres à tel cap, soigneusement. Et en me baladant ainsi, je suis tombé sur un premier site de gravures préhistoriques, le Wadi Zrêda. Il était plein d'éléphants, de girafes, de rhinos, d'oryx, figés sur des parois de pierre, au bord d'une rivière asséchée. Quand on arrive dans un endroit dépourvu de trace humaine, on a forcément l'impression d'être le premier. J'étais partagé entre l'envie de le croire et la crainte que tout ait été déjà décrit en détail. Il m'a fallu attendre la fin de l'année pour que, rentré en France, je me renseigne. J'ai trouvé un excellent spécialiste, le général Huard, à qui j'ai envoyé mes documents. Il m'a répondu : « Le site est connu, oui, mais pas ce que vous m'envoyez. » Et il m'a incité à continuer.

Un formidable coup de pouce, non ?

Oui, et qui m'a réellement encouragé. Quand je suis retourné à Brâk, j'ai consacré tous mes loisirs à l'étude systématique de la zone. J'explorais, en découpant par carrés toute la région du Wadi Chatti, sur 80 kilomètres de long et 20 de large à peu près.

Mais c'est gigantesque ! Comment procédez-vous ?

Je partais avec ma petite auto antédiluviennne. Je prenais des notes, faisais la cartographie précise de ce que je voyais, prenais en photo chacune des gravures. Avec le plus grand nombre possible d'observations complémentaires.

Quelles premières leçons avez-vous tirées de ces prospections autour de Brâk ?

Ce qui saute aux yeux, c'est que l'endroit est mort, plein de sable et de cailloux, malgré quelques très rares acacias et, quand une pluie s'égare, un tout petit peu d'herbe. Mort, donc. Sur les parois, pourtant, des éléphants, des hippos, des girafes. Toutes ces images évoquent un monde vert, humide et florissant. Là ! À l'endroit même où vous posez le pied, l'énigme commence. Mais que s'est-il passé ? Il n'y a plus personne.

Plus personne, mais un témoignage qui vous retient là-bas depuis trente ans. Pourquoi ?

C'est la seconde énigme : pourquoi ces animaux sont-ils génialement représentés ? Car il ne s'agit pas seulement de dessins, vaguement naturalistes, qui nous permettraient de dire que des crocodiles ont vécu là. Non, certains graveurs étaient de grands artistes, dignes d'une place éminente dans l'histoire de l'art de l'humanité. Leurs œuvres sont pleines de détails qui démontrent une connaissance fine de la faune. Ainsi, le flemen de certains animaux, ce rictus au moment du rut, est très bien rendu. Le musth de l'éléphant – cette glande temporale qui commence à émettre un fluide au moment du rut – également. Mais au fond, cela se comprend chez des chasseurs.

Ce qui me frappe davantage et m'émeut, c'est leur capacité à transcender la vision ordinaire de la réalité. Ces types ont dessiné quelques milliers d'années avant notre ère, on ne sait toujours pas quelle était leur famille linguistique, je me serais peut-être fâché avec eux au bout de dix minutes, mais ils ont laissé des œuvres d'art qui me touchent en profondeur. C'est l'un de mes moteurs principaux.

Pardonnez-moi de résumer ce qui ne devrait pas l'être. Vous êtes entré à l'École pratique des hautes études, vous avez passé, en 1992, un doctorat sur la symbolique de l'art rupestre saharien, et vous êtes finalement devenu, je le disais en préambule, une autorité. Je me permets de glisser un détail important. Vous avez œuvré en Libye, un pays souvent hostile aux étrangers depuis l'arrivée au pouvoir du colonel Kadhafi. Comment y êtes-vous parvenu ?

Comme des milliers de personnes, j'entrais en Libye avec un visa de touriste, même si mon but réel était le relevé systématique de l'art rupestre. Certains officiels ont fini par se demander ce que je cherchais vraiment. De l'or, du pétrole ? Ce fut parfois très limite. Lorsque j'étais à Brâk, par exemple, je me suis fait sérieusement secouer par l'équivalent local de nos Renseignements généraux, qui m'observait depuis un moment. J'avais une Lada, et il est évident qu'un Français se promenant dans une voiture russe pour photographier

des cailloux au beau milieu d'un Sahara où il n'a rien à faire, cela intrigue... Heureusement, d'autres Libyens m'ont soutenu et protégé.

Trente ans déjà passés dans le désert, sous le soleil, dans les cailloux. Peut-on tirer un premier bilan ?

Le plus marquant, à la réflexion, c'est de découvrir une nouvelle civilisation ancienne. Nous avons eu l'Égypte des pharaons, certes, ou les Mayas, mais nous avons aussi cette civilisation du désert saharien. Cela passe par une multitude de petites découvertes qui provoquent à chaque fois une émotion. Cela dure et recommence sans cesse. On revient six mois plus tard poursuivre un travail au bout duquel émerge une nouvelle civilisation. Plusieurs civilisations, en fait. Quand on pense au nord de l'Afrique, ce qui vient à l'esprit, c'est l'Égypte, qui a laissé une architecture massive. Mais chez d'autres, tout a disparu, parce que les matériaux étaient en bois, en cuir, etc. Il ne reste plus rien matériellement, sauf des images. Et quelques tombes, quelques silex, mais rien qui vaille pour donner une idée de la grandeur passée.

Grandeur, vraiment ?

Mais bien sûr ! Il suffit de voir les images. Derrière elles se cachent une vision du monde et une mythologie qui valent celle de l'Égypte ancienne. Mille ou 1 500 ans avant elle.

Ces civilisations datent donc de 6 000 ans ?

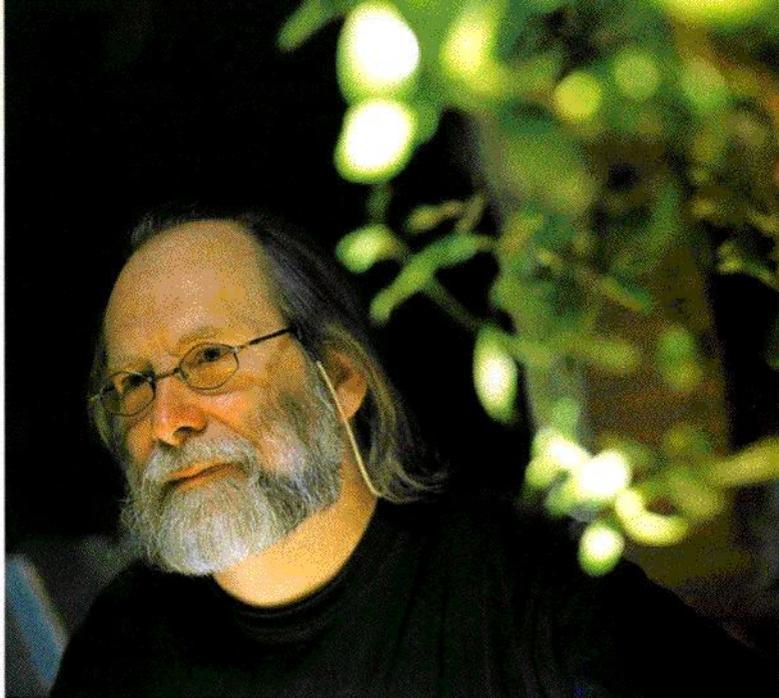
Environ. Bien des images nous demeurent obscures, mais beaucoup nous renseignent notamment sur le mode de vie, l'habillement, l'habitat, les techniques de chasse, l'armement. Si l'on rapproche l'art rupestre, le travail des archéologues et celui des paléoclimatologues [*spécialistes du climat passé, N.D.L.R.*], on parvient à une vision cohérente.

Laquelle ?

Le Sahara a été très vivable. Mais aussi, à d'autres moments, encore moins vivable que maintenant. Aujourd'hui, le désert est un lieu aride, mais avec, par endroits, de l'eau, des gazelles, des mouflons. Eh bien, il y a 20 000 ans, il n'y avait rien. Rien. La première leçon, c'est que la vie des hommes dépend étroitement du climat, lequel est, en grande part, régi par des cycles astronomiques. Des cycles de 20 000, 40 000, 110 000 ans. Quand le climat est plus favorable, les civilisations naissent. Quand il se dégrade, elles disparaissent.

L'écho, avec la crise climatique en cours, est assez évident...

Cela m'intéresse beaucoup de réfléchir au lien entre le climat et le destin des civilisations. Au Sahara, il y a 12 000 ans, les pluies sont un peu revenues. Et 2 000 ans plus tard, il s'est mis à pleuvoir davantage. La grande faune africaine de girafes et d'éléphants est peu à peu remontée. Les hommes ont suivi. On a trouvé ainsi, en plein cœur du Sahara, certaines des plus vieilles poteries du monde, et qui ne sont pas des essais balbutiants. Une civilisation a fleuri, dont on suit ensuite le déclin, avec la dégradation du climat, sur les parois. Les bœufs domestiques se raréfient au profit des moutons et des chèvres,



« Première leçon : la vie des hommes dépend très étroitement du climat. »

la grande faune sauvage disparaît peu à peu. Les gens s'adaptent et se rapprochent des points d'eau. Les oasis font leur apparition, et alors, arrivent les fameux Garamantes.

Vous nous rappelez ?

Un peu avant le début de notre ère est née, dans le sud de la Libye actuelle, une civilisation qui a fait couler beaucoup d'encre, celle des Garamantes. Ils utilisaient la technologie des foggâras, qui leur permit de survivre à la désertification qui gagnait de plus en plus : au lieu de faire des puits isolés, ils en creusèrent des séries alignées au pied d'une montagne, reliés entre eux par un drain qui débouchait sur une source. Un travail de titans, pour installer des milliers de kilomètres de drains. Grâce à ce système, ils ont pu soutenir une agriculture très productive qui leur a même permis de tenir tête aux Romains. Mais le grand paradoxe, qui doit nous faire réfléchir, c'est que cette technologie brillante les a conduits à surexploiter un milieu naturel devenu fragile. Ils ont survécu grâce à cette technologie, oui, mais elle a finalement précipité leur perte. ▾

DU MARAIS AU SABLE SEC

Jean-Louis Le Quellec est l'auteur d'une douzaine de livres, souvent savants. Parmi des ouvrages plus grand public, signalons un *Abécédaire des déserts* (Flammarion), des livres sur le Marais poitevin (Geste éditions), un *Petit Dictionnaire de zoologie mythique* (éditions Entente), et une *Encyclopédie des vents* bourrée d'histoires, de légendes, de proverbes et de détails étymologiques. Son dernier travail, signé avec Pauline et Philippe de Flers, est une vraie réussite d'érudition : *Du Sahara au Nil, peintures et gravures d'avant les pharaons*. Illustré par des centaines de photos en couleur, il rend un bel hommage aux civilisations englouties du Sahara ; éditions Fayard/Soleb, 100 € (un prix élevé, hélas).